

# Ludovic Degroote

## *La Digue*

Un feuilleton de *Poezibao*, (14 épisodes, du 26 octobre au 25 novembre 2011), reprise d'un livre publié en 1995 aux Éditions Unes et aujourd'hui épuisé.

Pas de bout, pas aux choses, pas à soi, peut-être pour ça qu'on va sur la digue, on regarde la mer, les falaises, les villas, à la fin on revient, on attend de recommencer, au milieu de la vie qui passe.

La digue ça ne mène nulle part, ça n'engage à rien, on regarde la mer, et puis on s'en va ; les yeux naturellement sont portés là plus qu'aux villas ; où il n'y a rien l'œil ne tombe pas, ça nous laisse d'abord à nous-même.

Les choses souvent on croit qu'elles sont là pour nous, qu'on a d'elles une mémoire, un regard – on est séparé de tout, les choses tiennent sans nous, c'est pour ça qu'elles n'ont pas de bout.

On passe, on marche, on avance, moments posés les uns près des autres, on ne s'en rend pas forcément compte, les pensées naissent et meurent, elles glissent sans qu'on soit toujours là, ou bien c'est nous qui glissons, à côté, ou bien non, ça se fait comme ça, en dérive.

Sous le ciel, neutre, froid, calme, durant dans le silence, comme s'il ne restait plus qu'une enveloppe.

On sait que c'est là, évoluant entre la gorge et l'estomac, ça bouche ce qui à l'intérieur demande à respirer. Ça n'empêche pas de vivre, ça donne juste un goût aux choses, on finit même par croire qu'on s'y fait.

Pas de sens pour faire la digue, on commence n'importe où, pas de fin, on en fait des bouts, des pans, tout y paraît sans histoire, sans mémoire, disloqué comme les choses sont en nous, avec de grands pans de vide séparés comme des digues.

Les paysages sont intérieurs. On ne connaît pas la souffrance des autres, on se contente de soi. Ce qui rend lourdes les choses s'est perdu au fond et ne pèse plus. Demeure le poids de notre présence face au monde, ce qu'on pèse soi-même sur ses propres épaules.

Peu d'étale des choses, de transparence entre elles, rien qui tienne hors de notre regard, la digue on la fait hors de tout, ça n'est qu'au-dedans que les choses apparaissent, par pans, par bouts, et c'est de là qu'on les croit isolées, alors que les espaces ne sont disloqués qu'en nous.

C'est la mer à gauche quand on va à la Pointe aux Oies, à droite ce sont les cabines, les villas, les immeubles récents, et puis aussi le Grand Hôtel, les choses, ça arrive, on ne les voit plus, on croit les savoir par cœur, on n'écoute plus rien.

C'est parce qu'on la connaît par cœur qu'on ne sait jamais où on va quand on est sur la digue, on s'efforce de continuer, par pans, par bouts, parfois par blocs, ça s'éboule, ce qui semble certain c'est que de l'intérieur la résistance devient plus forte, celle-là même qui fait tenir – falaise d'éboulis.

À côté des choses, à côté de soi, un poids plus lourd, ce qu'il faut traîner ; on fait la digue le monde sur les épaules, au-dessous, au bord, on ne sort de rien, et quand l'air semble passer à l'intérieur, on s'étrangle.

Peu d'usure de la digue, sinon celle qu'exerce la mer, un effort constant, régulier : sous les pas rien ne cède hors le temps, et ne s'use que la limite du corps qui pousse, jusque-là au moins maintenu en vie.

Des espaces blancs, à côté des moments de silence, on balaie les choses du regard, elles vont de façon oblique, par pans, par intervalles, c'est ainsi qu'on les rencontre, on se traverse, et puis on retourne au silence.

Avancer en soi en éloigne la limite ; horizon racorni, falaise, mur des villas haut dressées dans le ciel : autant d'espaces sans fin. Chaque regard se replie, se perd en partie – on donne souvent pour du vide ce qui est trop large. Être à la mesure de son étroitesse : l'intérieur n'a pas de bout ; certains jours on se demande si ce qu'on croit saisir de lui ne nous protège pas de nous-même.

Les morceaux de vide qu'on franchit sur la digue, on ne les aperçoit pas. Ce qui manque s'entasse à l'intérieur. On ne voit rien. C'est pour ça qu'on passe, et qu'on recommence ensuite ; on sent que c'est préférable à ce qui meurt.

Une chose, une autre, une autre encore, à nouveau, les choses posées les unes à côté des autres, les liens entre elles on croit que c'est nous, les intervalles vides entre elles, comme une pluie de nous-même sans cesse en

dedans, on passe, entre les choses, à côté de soi.

Même abattu on en sort, le vide ça n'est pas une chose qui dure – voici que montent le plat, la peine, le poids quotidien, tout ce qui redevient neutre, et rassure -, ou avec quoi on peut ne pas finir.

Peu de sens sur la digue, même pour ce qui se répète, rien d'immédiat, seul le goût du trajet, aller au-dedans, rien ne se perd, quand on arrive au bout, vers l'impasse, on revient, on recommence, on imagine se taire un peu plus.

On trouve parfois des choses à voir quand on regarde autour ; c'est à propos de soi que ça se laisse le moins dire, on essaie pourtant de se tenir hors du reste : on a des passages en soi, d'autres à côté, et on tâche de s'en sortir comme ça, ou bien on se dit qu'on n'en sort pas – au fond d'ailleurs on n'est jamais sûr d'être entré quelque part.

L'horizon n'est pas un grain de poussière du monde – ciel interrompu, falaise, mur des villas, tout va pour l'ébouler encore, à quoi s'ajoutent de larges pans de vide ; quand il reste un peu de place, sur la digue on se croise avec son intérieur au-dedans.

Les jours où on est au bout et où ça ne va pas, on se dit que ça ne peut pas continuer, on revient, on recommence, aller au bout de toute façon on n'y va jamais, la fatigue passe avec les choses, la bouche demeure, elle, toujours pâteuse, et la langue dure.

On a besoin de soi pour aider à se supporter, et dans le même temps on se trouve encombrant ; ce qui pourrait permettre ou empêcher de mieux marcher on n'en sait rien ; le plus simple c'est quand on fait la digue sans s'en rendre compte : une fois qu'on est rentré, on s'aperçoit qu'on n'a pas vu la mer, elle traînait pourtant, à côté ; ça n'a rien changé.

On a l'impression que plus la vie se poursuit, plus tout devient étroit ; des panneaux dans la tête séparent, et ce qu'il y a de nous entre chaque panneau on le vit plus ou moins bien. On passe sur la digue, on passe à nouveau, la mer, la falaise, les villas, rien ne bouge, ou si peu que le temps ne permet pas de s'en rendre compte ; on ne voit pas plus clair. On n'est pas sûr de la direction qu'il faut prendre, on n'est pas sûr de soi non plus, on y va pourtant. Bon.

Ses odeurs les plus tenaces, on les reconnaît difficilement, on a du mal à se sentir, on n'a jamais vécu en dehors de soi, on est bien. Les choses sous la pluie oblique qui nous traverse se replient.

À force d'être séparé, on s'oublie. On table alors sur la mort. En attendant, on n'est pas mécontent de vivre, et l'espoir qu'on entretient c'est juste au cas où.

Ce qui bat non plus on n'en est pas sûr. On entend en nous des respirations de plus en plus bruyantes comme si c'était tout à coup trop fort pour que tout tienne ; on se dit que ça va lâcher, qu'aller plus loin ce n'est pas possible, qu'il est déjà derrière le bout, alors ça passe, tout s'en va, il n'y a plus rien à voir.

Les choses ne semblent pas pareilles parce que nous ne nous ressemblons pas. Chaque pas qui nous ramène près de nous dans le même temps nous éloigne. On se tient dans cette incertitude de soi, sans qu'il y ait au-dedans d'inquiétude constante. On fait encore un pas ; voilà. Se rejoindre sans doute cela n'a pas de sens ; on n'est coupé de rien ; seule cette séparation du pas franchi qui permet d'avancer.

Il n'y a pas grand-chose à chercher ; sur la digue le regard est habitué, ce sont les pas qui font avancer, et ce qui avance au fond on ne le sait pas très bien ; rien ne bouge, et c'est au bout d'un temps immobile que les choses sont légèrement décalées ; on continue, on recommence. Rien ne permet de reculer, tout juste s'engage-t-on dans une impasse, ou dans une autre – certains disent que c'est la mort la voie ouverte ; les impasses ici font leur chemin, et maintiennent en vie.

Le chemin à parcourir vers la faille on le parcourt seul, et en soi de hauts panneaux séparent des champs de solitude ; on va ainsi, compagnie de solitudes, peut-être que tout se rejoint au bout.

On ne sait pas où on va parce qu'on ne sait jamais ce qui vient, c'est dans la tête très vite que ça se passe, une sorte de pluie, quelque chose qui mouille et ne transperce pas.

Ce avec quoi on vit dedans et qui nous entoure, on ne le touchera jamais, ça ne fait pas de bruit, à peine un souffle quand ça se retire, lâché par le silence.

De temps en temps on trouve un raccord, on va d'un pan à l'autre, on ne progresse pas, on avance, juste de quoi passer – demeure devant fidèle un fond de solitude.

Où on va on n'en sait rien, seul comme si ça pouvait sauver de tout le reste au bout ça tient le coup, ça ne varie pas, où ça mène on n'en sait rien non plus, pour l'instant on est là, contraints d'avancer, il n'y a pas de petite vie, seul ce goût d'aller moins vite, de traîner, de se maintenir.

Ça arrive, on oublie qu'on est sur la digue, le temps qu'elle nous traverse la pluie oblique dure, levant ce qui pèse – le reste remue, à côté -, on ne sent que cela, qui pèse, le monde y tient.

Recommencer les mêmes gestes, les user, comme si c'était possible de les entrevoir au moment où ils nous lâcheront, on dit les mêmes choses parce qu'on n'arrive pas à en dire une, où on peut se retrouver on n'en sait rien, le temps se finit toujours.

On bouge si lentement qu'on a du mal à repérer d'où on vient, d'où on est parti, ce qu'on a quitté, c'est après, comme une espèce de rassemblement, on sent la pluie qu'on en voit pas encore, la peau à nouveau aveugle, on ne parcourt rien, là où tombe la pluie d'ailleurs rien n'est visible, rien ne bouge.



Au bout on revient, on recommence, on n'y va pas au bout, il y a la falaise, on ne va pas plus loin, plus sûr de ce qu'il y a avant on se protège, du bout vraiment on ne revient pas, le corps s'est ouvert, et la pluie fine mouille tout l'intérieur.

Ce poids sur les épaules, la vie n'y cale aucune paix – on aimerait se protéger, si seulement on pouvait boucher l'intérieur, le bourrer, liquider les vides.

La digue, le temps qu'on passe dessus, le long de la mer qui bouge, la lutte pour devenir immobile, la peur de l'être. Dedans la pluie qui mouille montre le corps – tant que ça remue on n'y voit rien.

Ravaler les bouts, des miettes, les restes, une soif.

Dans la tête les galeries que les vers travaillent séparent ce qui aurait pu tenir ensemble – des pans entiers par blocs isolés tour à tour envahissent, si c'est le vide les galeries comme d'autres pans ou ça justement qui relie on n'en sait rien, ce vers quoi on tend c'est toujours laissé au hasard de ce qu'on est.

On est loin de tout, le corps, lui, n'a rien à recommencer ; on poursuit ce qui a passé.

Lieu de passage où rien ne se passe, la digue c'est dans ce temps-là qu'on y va, ensuite, avec le décalage qui permet de s'imprégner de nous, les choses nous traversent, on sait qu'alors, dans l'immobilité de l'attente, on a bougé un peu, on est décalé : une impression d'avancer.

Chacun fait la digue avec ce qu'il est, on marche côte à côte, on ne voit rien en entier : c'est ce qui manque qui forme contour, et c'est soi qu'on voit le moins ; on croise, on suit des chemins usés, on ne reconnaît rien : tout s'est effacé ; en se levant le pas dépose une trace, parfois naît là une sorte de rappel – la mémoire des pas sur le béton est faible. On n'est pas sûr de tenir tout entier en soi.

On n'est pas fée, on allume le monde sans prétendre à rien ni rien demander, juste parce qu'on est là, alors qu'on n'espérait qu'un peu d'obscurité, et comme on porte tout ce qu'on voit, dans la lumière le monde s'achemine vers nos épaules, patiemment, irrémédiablement, projetant une ombre immense et noire sur nos propres pieds.

Au bord de tourner en rond, au bord du vertige, à côté du monde troué qui commence – là où mènent les choses ça n'est jamais au même endroit, c'est à côté de soi, à côté d'où on était parti, pour ça qu'on n'est qu'au bord de tourner en rond, revenir en arrière précisément ce n'est pas possible, on se rate. Alors, puisqu'il n'y a rien après, on continue.

Les pans disloqués qui dérivent des mots les rassemblent avant de se séparer.

Le temps passe sur les mots, lève en eux comme une répugnance – difficile d'échapper à ce qu'on cherche, ce qu'on ne trouve plus.

on est accablé  
on espère une vie médiocre parfois  
et puis cette inquiétude de soi qui fait sortir du cadre dans lequel on essaie de se tenir bien  
retrouve l'état d'avant que ça bouge  
pas possible tant que la respiration remue le corps.

On croit quelque chose, c'est un repère pour nous, on se fixe là-dessus chaque fois qu'on passe, sur la digue ça fait de quoi se retrouver, se reconnaître, se rassembler, et puis peu à peu ça se détache, on en disparaît, ça reste, on passe dessus, à côté, sans apercevoir ce qu'on laisse de vie dedans, on s'émiette, on s'éboule, ça se construit.

Mettre les choses bout à bout, on dit ça sans le savoir, élans de mémoire posés les uns à côté des autres, ce qui lie ne nous appartient pas, c'est le temps qui lie, à force d'être nulle part on s'imagine partout.

On n'est pas pareil tout le temps, on a passé, on ne revient pas, le corps reste toujours en arrière, on ne choisit pas non plus, le temps de les dire, de les écrire, les mots ils bougent, ils durent.

Se répéter ça ne place rien deux fois au même endroit, on ne sait pas toujours ce qui nous pousse à recommencer, comme si on pouvait user un geste, le faire disparaître à force de le répéter, disparaître avec lui, s'effacer, gommer d'un geste chaque fois plus léger les gestes par lesquels on apparaît.

Ça fait comme un bruit en continu dans la tête, plus dur quand on l'oublie, tellement on est dedans, ça revient, le timbre chaque fois décalé, à peine différent, assez pour que ça frappe juste, c'est là que ça fait le plus mal, quand on est seul avec ce bruit, on est toujours seul, quand on est revenu, que tout autour tout s'y heurte.

C'est tellement tenu qu'on n'est jamais sûr de rien ni même d'être soi, à supposer que cela puisse avoir du sens – on se réfugie derrière ce mot anonyme, on n'y est pas mieux – pas plus mal -, voilà.

On a tous des soucis et tous une tête à mettre autour, on dit qu'on se sent mieux au chaud de l'impasse, le vent est coupé, l'ombre portée, on y fait des images – dans ce mouvement constant par lequel la vie nous traverse, les impasses bougent, reculent, paisiblement, jusqu'à ce qu'elles soient au bout d'elles-mêmes.

L'œil s'use, les choses n'absorbent pas : rien de nouveau devant qui ne soit foulé, labouré, sec – et toujours vierge.

Rien ne se répète et tout recommence, les choses elles n'ont pas deux fois le même goût, les lieux sont posés les uns à côté des autres, comme à l'intérieur de nous, le vide ça crée des liens, des galeries. Le chemin à faire n'avance pas sans qu'on y soit, où ça mène on n'en sait rien, on ne sait plus on en est, on sait juste qu'on est sur la digue, que le chemin est à soi seulement, personne va le faire pour nous.

On voit tous les mêmes choses, autour, les yeux n'ont pas la même couleur, du moins on le pense, c'est la façon dont ça se rétablit l'extérieur à l'intérieur, la passe courte par laquelle ça transite, la teinte que ça prend, le canal bouché qui mène à l'impression, l'impression c'est une fin.

On se rabat sur la vie, il y aura toujours assez de temps après pour parler d'autre chose, - à l'écrit ça va un peu mieux, on est seul pour durer.

On dépense sans compter, les lieux d'habitude prennent une couleur connue, ce qu'on laisse devant soi on n'en sait rien, on compose avec ce qu'il y a derrière, là où on est personne n'y peut rien, sauf nous, qui ne pouvons rien sans personne, on se réfugie toujours en dessous, à côté de soi, là où on n'est pas seul tout à fait, là seul où c'est bon d'être soi, où on

l'est enfin.

Autour figé, amorti, sans attente, comme si on y était nous aussi défait de tout mouvement, porté là ailleurs, avec seul dans la gorge qui grommelle le nœud qui grossit ; on regarde, le temps de s'arrêter ça ne veut rien dire, on s'imagine tout reconnaître, on ne voit rien.

Ni vraiment dehors ni dedans totalement, on s'échappe de tout sans sortir de rien, on marche, on continue, ciel bleu, ciel gris, mer bleue, mer grise.

Ça vient de si loin, une simple résonance qui atteint, et secoue ; sur la digue, dans le vent, c'est bon. Même sans vent, et même sans digue. Brut c'est meilleur.

Emboîtant le pas, toujours en train de se quitter, écrivant ailleurs, d'une même voix.

Ce qu'on vit pèse plus que la solitude des autres réunie. On est généreux le temps d'un mot, qui dure le temps qu'on le dit.

On est là les yeux fermés, exactement comme si c'était une attente. Quand la pluie mouille, l'intérieur est d'abord atteint au cœur, ça va ensuite autour ; là où l'intérieur et le dehors se confondent c'est le plus impossible à toucher, là seulement où la tête repose, au plus près.

L'imprécision du vide au-dedans emporte tout, pas grand-chose qui ne nous y ramène, la digue, on la recommence – pas plus en dehors d'elle-même ne tiennent les choses qu'elles ne tiennent à l'intérieur de nous.

Coincé au milieu du flot portant devant, on se retourne sur des images qui reviennent sur les mots qu'elles cachent quand on veut les balayer, les images, elles font comme si elles calmaient les choses, et nous dans le même



temps.

Les mots qui se tiennent au-dehors sont écrits du bout du corps, ils ont quitté l'histoire qui les a menés à cette solitude, pas de paix davantage, ça ne ralentit rien, au bout les cadavres s'empilent, par falaises, comme une épaisse image couleur millefeuille foncé.

On meurt, on n'a rien demandé, c'est le premier geste qui nous porte à l'habitude, on se défait des images, quand on dort et qu'on ne voit rien, c'est là le meilleur, pas d'humidité à l'intérieur, on est effacé, comme si on avait disparu de soi.

On est au début de la digue, au bout on est à la fin, si on n'a pas fini on revient, s'entassant là, se taillant une mémoire, un relief, par passages successifs, on s'occupe d'une place, on ne pense à rien, on est bien, on vit.

D'elles-mêmes les ombres se décalent, dissimulant ce qui bouge, ce qui demeure ; le pas, lui, dure sur le béton qui résonne, quand on oublie d'où ça vient ça fait un peu peur.

Évidemment on est tenté de parler d'autre chose que de soi, au bord de la mer on fait la digue, pas seul dedans on vit plus, on subit davantage. À gauche la mer, c'est comme ça, on bavarde, le temps passe. On ne voit pas grand-chose d'autre, en vérité.

On n'est pas bien ce n'est pas pour ça qu'on se sent mieux, là où on se tiendrait c'est si mince que l'intestin seul n'y rentrerait pas, on fait des efforts, la tête vissée sur les épaules oblique peu, c'est par l'intérieur que tout pourrit, et libère sa pureté.

La langue crache les images d'un coup  
on ne voit pas ce qui est dedans  
les images où elles sont on n'en sait rien  
la langue seule a le courage de les vomir.

L'air va, gonflé de vie, s'étouffant sur le vide – peu de choses affermies, ça coule, tout part en boue – le temps, lui, s'est manqué.

Dans l'attente, on n'a pas forcément de place, on finira bien par en obtenir une, on la paiera au soleil face à la mer, en attendant, on bouge si peu qu'on semble arrêté, le long de la mer, avec dans le dos un soleil encore traître, et qui varie.

En dérive, les choses glissent moins vite que nous, elles paraissent se fixer, surtout pour nous qui demeurons si peu de temps, et qui le consacrons à descendre ; la pluie faible qui nous fait apparaître est à peine plus oblique que le corps qu'elle franchit.

À côté partout, on est plus près de soi par moments, c'est calme, il n'y a pas de bruit, on n'entend rien, les yeux sont fermés, la bouche aussi, on est bien.

Ce qui nous rend gros peut-être c'est peu de chose, ni même ce qui fait grossir qui ne donne qu'un peu en apparence ; on va en dérive, c'est déchirant, on se sépare, on est là, chacun à côté, au bout au fond sans doute on espère se rassembler.

On passe à côté, on n'atteint pas, c'est comme ça qu'on touche les choses, les yeux à l'intérieur ne voient plus, embrasser le vide n'a plus de sens, il fait noir dedans, c'est une autre lumière, et qui n'éclaire pas, on se perd : on n'est jamais habitué.

Ça commence par le silence, les choses se passent de nous qui dérivons autour, on se rassemble, on se quitte, le vent du soir porte plus loin, on croit que ça prend d'abord le côté, en fait ça vise toujours le cœur, ça traverse le cœur, tout s'en va ensuite dans le silence.

On voit tout de l'intérieur, de l'intérieur tout est faussé, on voit mieux, pas le temps de s'arrêter sur rien, ni sur cet arbre dont le feuillage, ni sur la mer dont les teintes, ni sur les falaises dont le mouvement, le temps qui passe arrête le regard, ça fait des émotions, quand on s'arrête on perd le sens du contact.

C'est toujours mieux avant, c'est pour ça qu'on repart, l'espoir de revenir, on essaie de tenir le dos face au cap – les images qui troublent on est mieux rien dans la tête, c'est quand ça rompt qu'on peut s'accrocher, pas de prise sinon, on tâche de se répéter, c'est déjà ça.

On bouge si peu  
de loin  
l'impression de demeurer immobile  
pareil aux mots  
ils glissent sur la langue  
ils tentent de se fixer

ou bien c'est la langue qui glisse  
dans sa chair les mots  
dérapent.

La petite pluie à l'intérieur  
comme un verglas  
en plus mou.

On ne dit pas mieux les choses dans le silence, on se croise, c'est plus clair  
quand on se heurte, on ne dérive pas ensemble de la même manière, les  
choses se superposent, elles apparaissent, un temps, c'est assez pour nous  
d'être là, elles vont au hasard.

C'est une chance pour soi de s'être perdu de vue, on n'échappe hélas jamais  
à ce qu'on a été, on ne s'oublie pas tout à fait, le plus lourd à porter avec  
tout ce qu'il y a derrière, c'est tout ce qui se profile devant.

On a l'impression que ça passe, ça reste là très fixe, ça ne bouge plus, sauf  
autour, alors on dit que ça remue, ça ne remue plus rien, sauf autour, on  
croit que ça touche, c'est loin de tout.

Bout à bout posés sans que ça décrive rien, chaîne sans attache, sans  
retenue, on se lie là où on se trouve, moments perdus touchant les autres,  
rien n'apparaît d'abord.

on devient pluie  
on ne lave rien

bave épaisse  
coulant  
devant

sous la langue  
qui sèche

Moments posés bout à bout, on va un temps quitter l'intérieur, vivre en surface, là où l'air ne pèse plus.

L'absence de force pousse un peu plus loin, la peur de s'arrêter, au moment où les choses se séparent, on est mieux avec ce qui continue.

Quand ça déchire l'intérieur l'impression, la tête se fait trop lente pour être là, ça s'en va, avec les restes et ce qui manque on écrit.

Les yeux rivés dessus, on ne voit pas que ça passe, les mots se répètent pour se dire, ils ont du mal, on est au bord de tout comme si le poids du vide écrasait nos épaules.

On franchit de larges espaces barrés par la pluie, incomplets, et qui nous encombrent – le soir, quand elle monte, la brûlure de la langue est une douleur rassurante.

Les choses à l'intérieur, à force on ne les sent plus, elles sont si présentes, on ne les voit plus – tout pèse : à chaque instant où on se quitte ça revient.

Ça ne va pas toujours plus loin, on paraît figé, ce qui bouge où ça entraîne on n'en sait rien, on reste à côté, on regarde, les mots ne bougent pas sans regard.

Même à la fin, il doit rester un peu de cœur, de quoi mener plus loin, un peu après le cœur ça ne tient plus.

Le temps qui passe, on vit dessus comme sur quelque chose d'incertain, on est là comme si de rien n'était, maintenant c'est un premier jet, où ça va on ne sait pas.

On sent qu'elle s'oublie, alors on va franchement, les odeurs disparaissent, ce qu'il reste de soi est porté par le vent.

Les bouts on les franchit, le seul qu'on atteigne on ne le voit pas, on est en vie on n'en sort pas, voilà qui procure de la joie, qui dit qu'on est dedans.

Une petite musique dans la tête, elle nous accompagne tout le temps, dans le silence. On entend de soi ce qui traîne dehors, on n'est pas seul dans le monde.

Il y a tellement de choses qui flottent sous la pluie d'un air indifférent, ce qui vient de dedans ça n'est plus brut, c'est modifié, il n'y a personne où on est, ce qui bouge ne se voit guère, on s'éloigne.

On n'atteint pas ce qu'on voudrait dire parce que ça n'existe pas, ce qui existe on n'arrive pas à le dire, on se brûle la langue, la bouche va de plus en plus sèche, elle couvre, quand on fait la digue aussi c'est une couverture du temps, on attend.

On se pose bout à bout, chaque fois à côté, difficile de se réunir, on ne s'arrête pas, la digue comme on la recommence elle est sans fin, l'inondation c'est pas pour nous, on est plein d'impressions, on n'en sort pas, devant la falaise s'éboule et avant que le regard y touche, on sent la langue rétrécir.





On n'est jamais assez libre de sa propre langue, à plusieurs dedans on se trouve seul ; on attend que ça fasse bouche, que la pluie s'engouffre.

Le monde est seul d'être à soi, réduit à rien, entre les villas à droite et la mer à gauche, on marche dans le même sens, on parle de revenir, seulement – à bien les observer, les maigres joies réduisent.

On a bougé, on n'est pas meilleur, le regard n'est plus le même, la boue n'a pas la même couleur, on n'est pas plus sain, trop près, toujours trop loin.

Le temps de s'arrêter ça passe, on ne s'en défait pas, si on pouvait garder juste cinq ou six mots pour le dire, on serait tranquille, on respirerait d'un coup – la langue pèse tant, mâchoire bloquée.

Elle est légère la pluie qui mouille, à l'intérieur ça vibre faiblement, on est mieux ainsi, on n'est pas très bien quand on est secoué.

C'est comme des pièces qui s'en vont les unes après les autres, une fois qu'il n'en reste plus, on l'écrit, l'écrire c'est une résistance, tout n'est pas parti, si tout fout le camp on est bien, nulle part.

Là, les yeux sont plus froids, quand on a peur tout à coup, ça se rétablit, les yeux se réchauffent, ne discernent plus, ne voient pas : éloigné du reste on sent la paix humide qui nous touche.

La peine on la dit, elle ne passe pas à côté, elle nous raccroche encore au monde.

Quand on a peu d'émotions, on s'attache aux choses, elles résonnent, on fait les mêmes gestes pour s'habituer à soi, à la fin on quitte l'étrangeté d'où on était parti, le ciel n'est pas sorti de sa couleur.

On tient ses doigts dans la main, on les met sous le nez à quoi ils ramènent le monde, même quand on n'a pas le sens de l'odorat développé, c'est un réflexe, on est bien.

Des bouts de tout, entièrement séparés, on les traîne, fondus dans ce qui dure, et puis ça s'éparpille, la digue rabote le pas : on s'y défait.

On est sur le point de faire un pas, la mer bouge un peu – elle remue au bord de ce qui la fixe.

Comme de la facilité, une ouverture claire devant la pluie, les mots eux sont au sec – une plaie, bouche-trou.

Ça moisit, tout ce qu'on traîne trop longtemps dans l'humidité, en s'imprégnant ça gagne, ça s'étend jusqu'au bout, ça se rejoint.

On dirait du silence sa façon de couler lente et sans bruit, elle nous déchire, on s'éloigne.

Ce qu'on écrit au bord ça se passe, pluie d'images courant dans le flot continu, les mots se noient dedans – loin de nous qui avançons en surface.

À force d'écrire on a parfois l'impression d'étouffer, comme si les mots gonflaient dans la gorge, ou se serraient, ce qui dure d'eux c'est leur incapacité à se défaire.

La vie moins la vie

ça tiendrait mieux pour les choses où on ne sait plus comment les porter  
ni comment ça peut encore durer dans l'espace où on étouffe  
elles regardent ailleurs nous aussi  
on ferait comme se retirer de tout ce qu'on est.

Wimereux – La Madeleine, 1990-1991.